

# DOSSIER DE PROMENADE

## RIBEMONT DANS LA 1<sup>re</sup> BATAILLE DE GUISE

Clés :

**Période** : fin juillet 1918

**Lieu** : Ribemont (02240)

**Belligérants** : Allemands,  
Français;

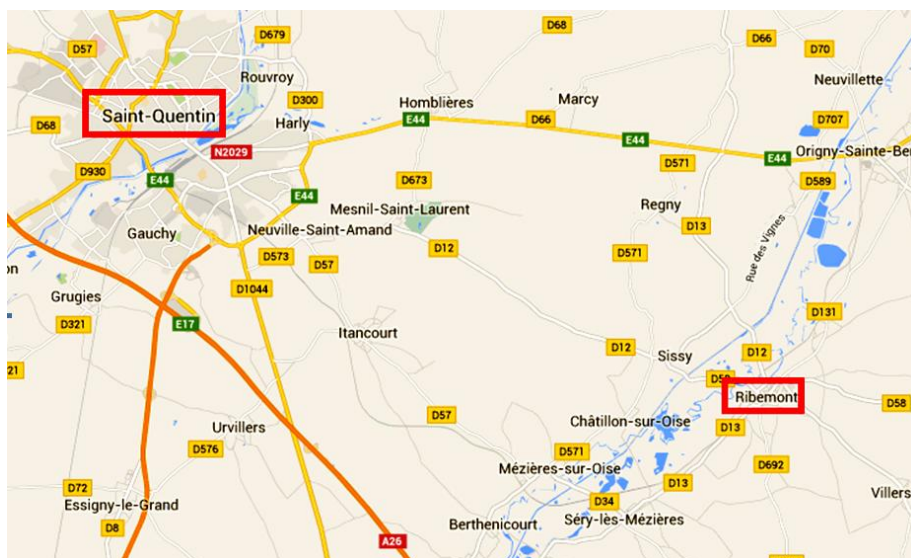
**Latitude** : 49.797693

**Longitude** : 3.462091

**Titre** : Fin août 1914, Ribemont  
dans la 1<sup>re</sup> Bataille de Guise

**Thèmes** : Bataille de Guise

**Localisation** : Est de Ribemont



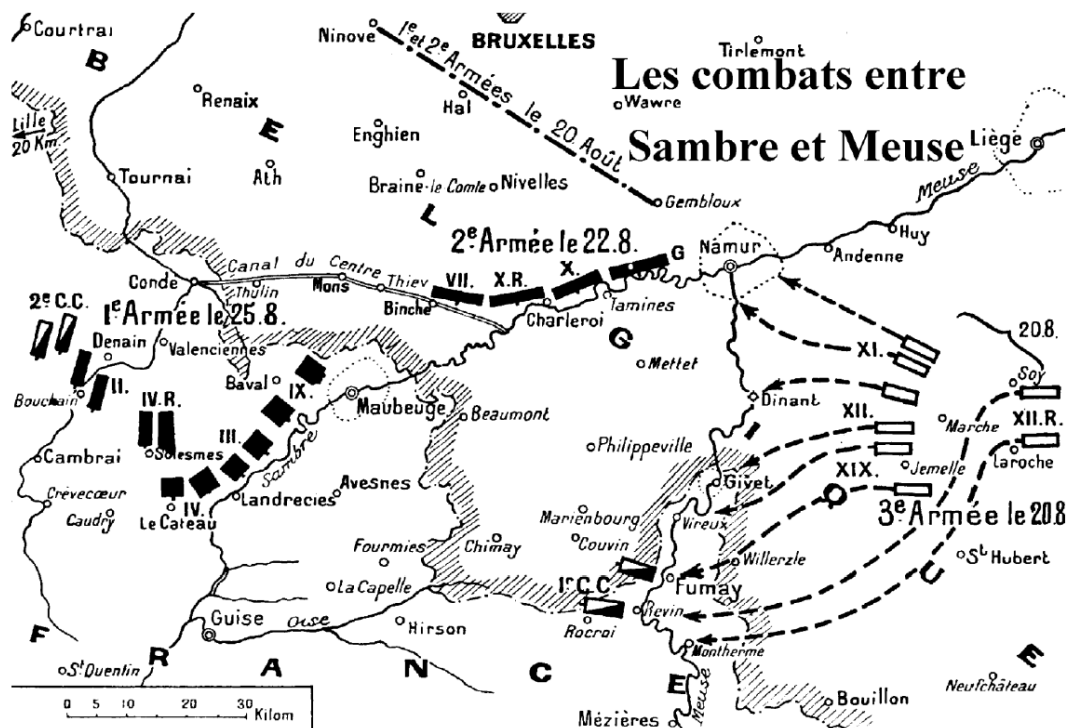
A la Gloire des 36e, 38e, 47e et 168e D.I.

ATTENTION la 47<sup>e</sup> D.I., constituée en janvier 1915 et la 168<sup>e</sup> D.I., constituée en décembre 1916, ont combattu dans ce secteur qu'en octobre 1918, lors de la 2<sup>e</sup> Bataille de Guise, rien à voir avec la 1<sup>re</sup> Bataille de Guise



Hôtel de Ville de Ribemont, départ de la promenade ....

# RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS DE LA FIN AOÛT 1914



Les combats du mois d'Août 1914 sont catastrophiques pour les Français. Le plan XVII est mauvais et échoue complètement, avec ses attaques infructueuses et coûteuses en Lorraine et au Sud de l'Alsace. Joffre ne croit pas, dans un premier temps, que les Allemands réussissent à traverser la Belgique, bien au-delà de la Meuse, pour prendre à revers les Alliés. Il fait attaquer vers le Nord dans les Ardennes, pour rien. Quand il accepte d'écouter le Général Lanrezac, qui commande la Ve Armée, pour qu'il couvre le flanc Nord-Ouest il est trop tard, ce sera l'échec de la bataille de Charleroi et l'abandon du canal de Mons par les Britanniques.

Lors des combats, sur la Sambre, à Charleroi, la 2e Armée Allemande, bat la 5e Armée Française, alors que la 1re Allemande est ralentie, sur le canal de Mons, par les Britanniques.

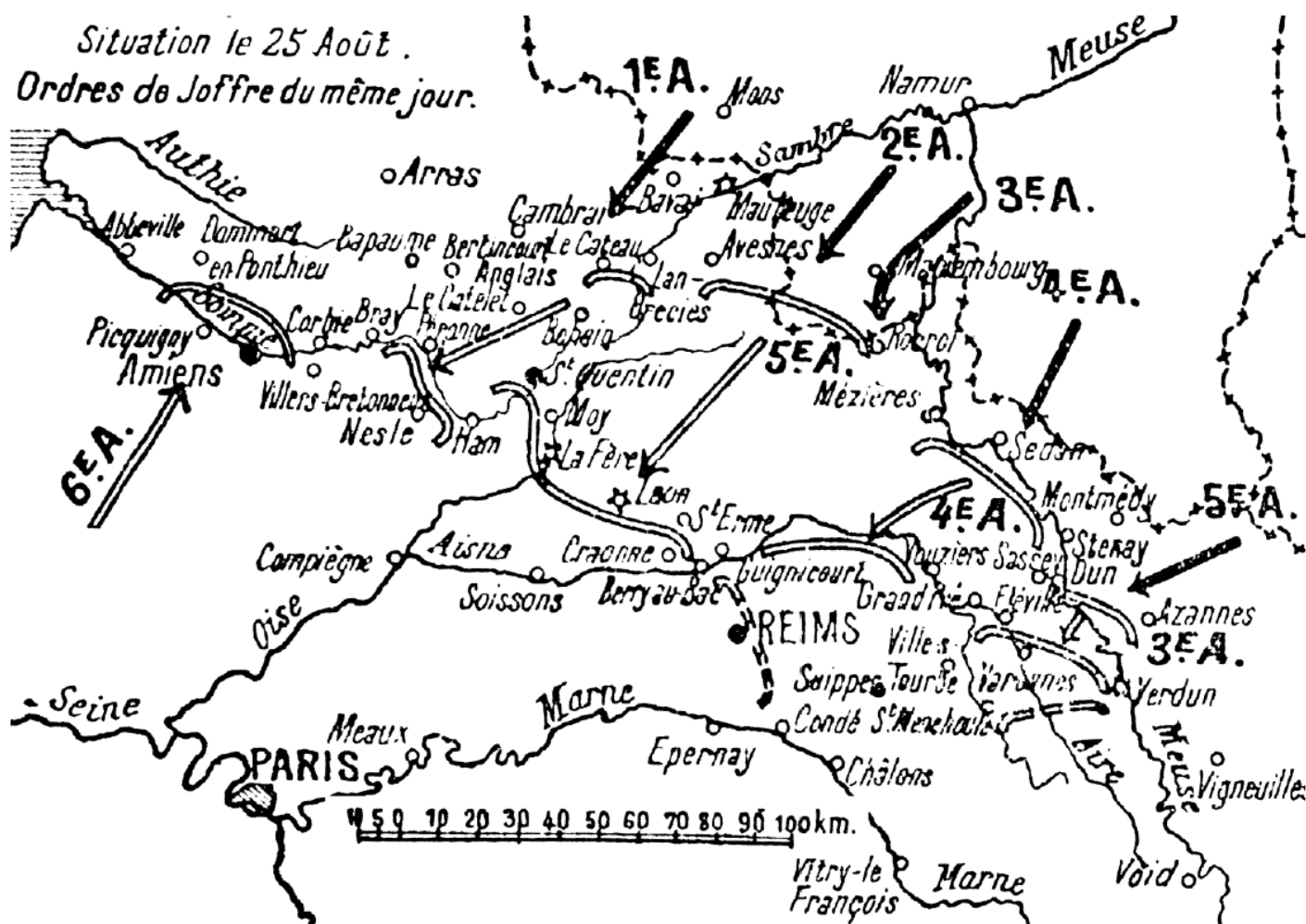
Toutes les Armées Françaises et l'Armée Britannique retraitent vers le Sud.

**C'est là que Joffre tente un redressement sur une ligne Somme : Sud de l'Oise**, en créant une VIe Armée à partir d'éléments prélevés sur les Armées de l'Est et transportés par chemin de fer au Nord et Sud de la Somme, l'Armée Britannique se trouvant entre la Ve et la VIe Armée.

Le 25 août 1914. Le Général Joffre espère, encore, pouvoir établir une ligne de défense : Somme, Massif de Saint-Gobain, Chemin des Dames, Aisne, Montagne de Reims. Après trois terribles semaines de guerre!

La réalisation des espoirs, du 25 Août 1914, du Général Joffre repose :

- sur la non-rapidité relative de la progression des 1re et 2e Armées Allemandes;
- de la constitution, sur la Somme, à l'ouest de Saint Quentin d'une VIe Armée constituée de divisions prélevées en Lorraine et acheminées par chemin de fer, si possible, très rapidement
- de la bonne volonté des Britanniques, dont la confiance dans le Haut Commandement Français, vient d'être très sérieusement ébranlée après seulement trois semaines de guerre;
- enfin de l'aptitude du Général Lanrezac et de sa Ve Armée, après les marches forcées, la défaite et les pertes de Charleroi, de faire manœuvrer, dans un très vaste mouvement de changement de direction, ses Corps d'Armée en retraite et de les faire repartir à l'attaque, dans la direction Ouest Nord-Ouest !!!



## Les débuts de la 6e Armée Française

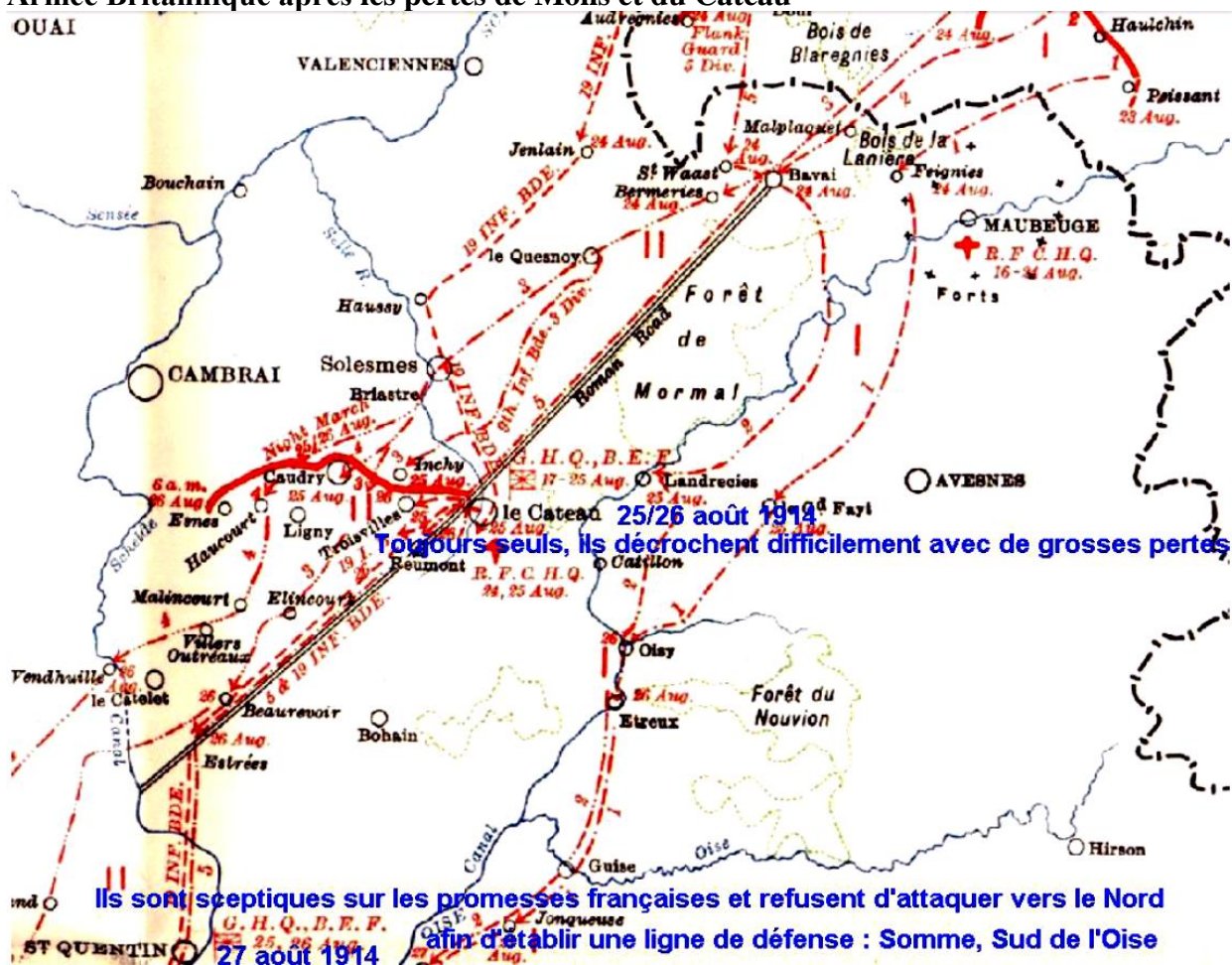
Le Général Joffre relève peu à peu la confiance de l'armée et coordonne la retraite devenue inévitable. Son ordre fondamental du 25 août, envoyé de Vitry-le-François, ramenait le gros des forces françaises sur la ligne générale Verdun - Reithel (ou Reims) - Saint-Quentin - Péronne, et envisageait une nouvelle offensive contre l'aile droite allemande.

**Une masse de choc devait être formée dans ce but, à Amiens**, à l'aide de renforts prélevés sur le front est. Mais l'avance rapide de la 1re armée allemande détruisit son plan. La nouvelle 6e armée française devait être formée, du 27 août au 2 septembre, à Amiens, sous les ordres de Maunoury. Son noyau fut constitué par le 7e C. A., qui débarqua à partir du **28 août à Amiens**. L'armée d'Alsace fut dissoute : ce que Schlieffen avait prévu se réalisait. La pression exercée à l'aile droite avait dégagé automatiquement le flanc sud-est allemand.

L'armée française de Lorraine, qui faisait face à Metz, disparut, elle aussi, à cette occasion. Le groupe Lamaze (55e et 56e D. R.) quitta cette région et fut débarqué, les **29 et 30 août**, au nord de Montdidier. La nouvelle 6e armée comprenait, en outre, le groupe Ebener (61e et 62e D. R.) ; mais celui-ci fut disloqué complètement par la 1re armée allemande et ne fut de nouveau en état d'être employé que le 7 septembre, à Paris. Le brave 7e C. A., qui était cependant une troupe frontière éprouvée, succomba lui-même, **le 29 août, à Proyart**, aux coups des Poméraniens. L'offensive projetée de l'armée Maunoury se trouva ainsi réglée avant d'avoir été commencée. **Maunoury se mit alors en retraite, les 30-31 août, sur Paris par Clermont.**

Joffre avait pris entre temps, le 27 août, la décision de passer à la contre-offensive avec la 5e armée, pour dégager les Anglais de la pression qui pesait sur eux. Le choc principal devait être dirigé sur Saint-Quentin et être couvert sur son flanc, au sud

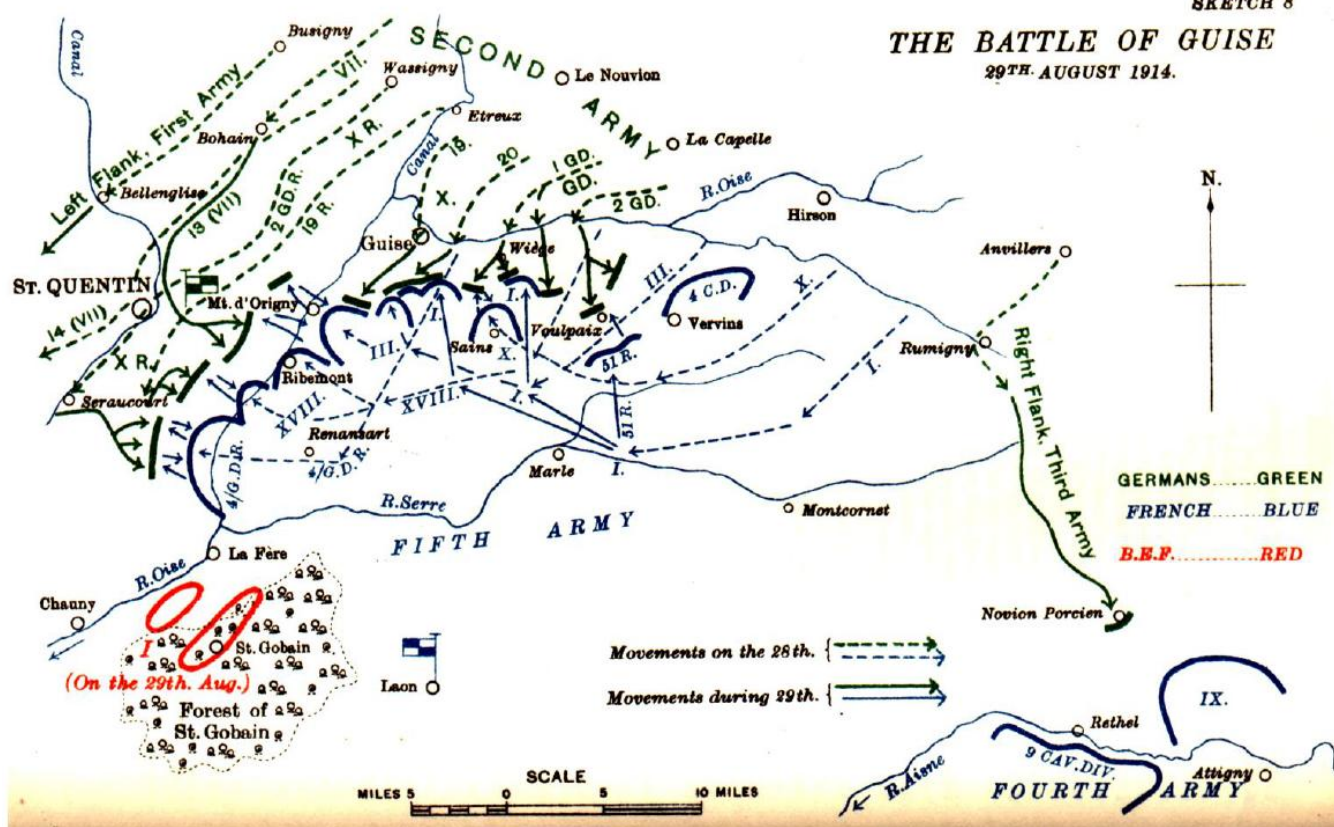
## L'Armée Britannique après les pertes de Mons et du Cateau



Malgré les demandes réitérées du Général Joffre, le Maréchal French refuse d'attaquer au Nord en direction de Saint-Quentin

THE BATTLE OF GUISE

29<sup>TH</sup> AUGUST 1914.



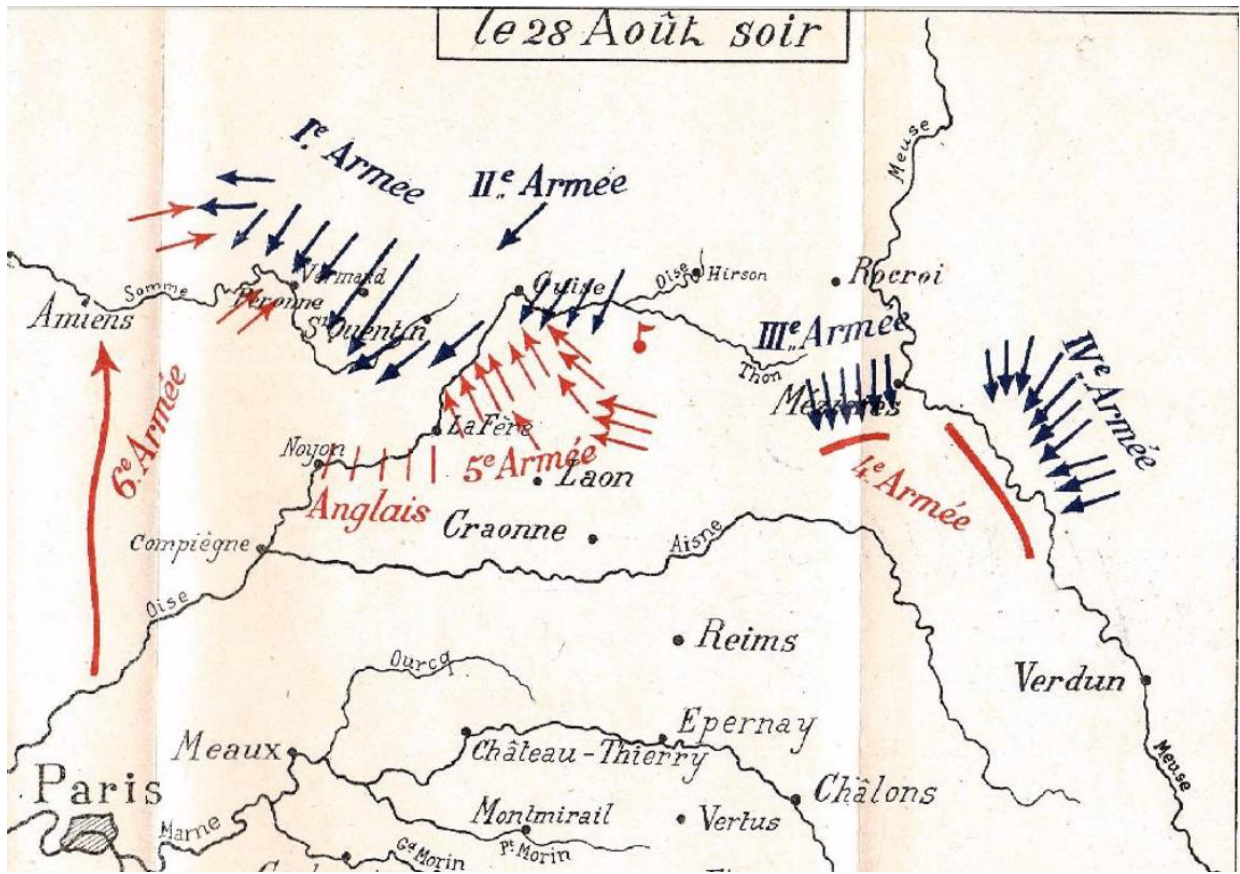
La bataille vue par les Allemands (Baumgarten-Crusius)

1re Armée Allemande

« Le 26 août, en combattant, la 1re armée avait roqué fortement vers la droite. Kluck espérait encore pouvoir remporter, le 27 août un grand succès sur les Anglais, en les enveloppant sur leurs deux ailes. Mais ceux-ci se replièrent de nouveau en temps opportun. Les deux groupements d'aile de la 1re armée, également puissants, ne purent, en s'avançant de concert et en restant en contact de combat ou de marche permanent avec l'ennemi, que continuer leur poursuite et empêcher l'ennemi de s'échapper vers l'ouest. Des fractions de l'armée d'Amade nouvellement formée à Amiens, se portèrent, le 27 août, en direction de l'est par la rive nord de la Somme, pour dégager les Anglais. Elles furent complètement battues et refoulées les unes après les autres, par le 2e C. C. et le IIe C. A. Le 27 août au soir, la 1re armée était prête à attaquer la coupure de la Somme, de part et d'autre de Péronne, avec ses deux groupements. A sa gauche, la 2e armée voulait marcher sur Saint-Quentin.

Le 28 août au matin, les 61e et 62e D. R. de l'armée d'Amade surprirent le 2e C. C. dans ses cantonnements, à l'aile droite de la 1re armée. Des fractions du IIe C. A. et du IVe C. R. rejetèrent les Français et nettochèrent la région nord de la Somme. Le IIIe C. A., qui formait l'aile gauche de la 1re armée avec le IXe C. A., refoula en même temps des bataillons et des escadrons français, venus de la direction de Saint-Quentin. Le centre de la 1re armée franchit la Somme à Péronne et de part et d'autre de cette ville. Le 28 à midi, l'opinion du commandement de la 1re armée était la suivante : « L'aile gauche du gros des forces françaises se replie vers le sud et le sud-ouest devant les 2e et 3e armées victorieuses. Il semble d'une importance décisive de gagner le flanc de ces forces, soit au cours de leur retraite, soit sur une des positions qu'elles prendront, pour les couper de Paris et les attaquer par enveloppement. Il est moins important d'essayer de couper l'armée anglaise de la côte. La 1re armée proposa, en conséquence, à la 2e de converser d'un commun accord vers l'Oise : la 1re armée marchant sur Compiègne - Noyon, l'aile droite de la 2e armée, sur Chauny. C'est alors qu'arriva, dans la soirée, la directive du 27 août du G. Q. G., concernant la continuation des opérations.

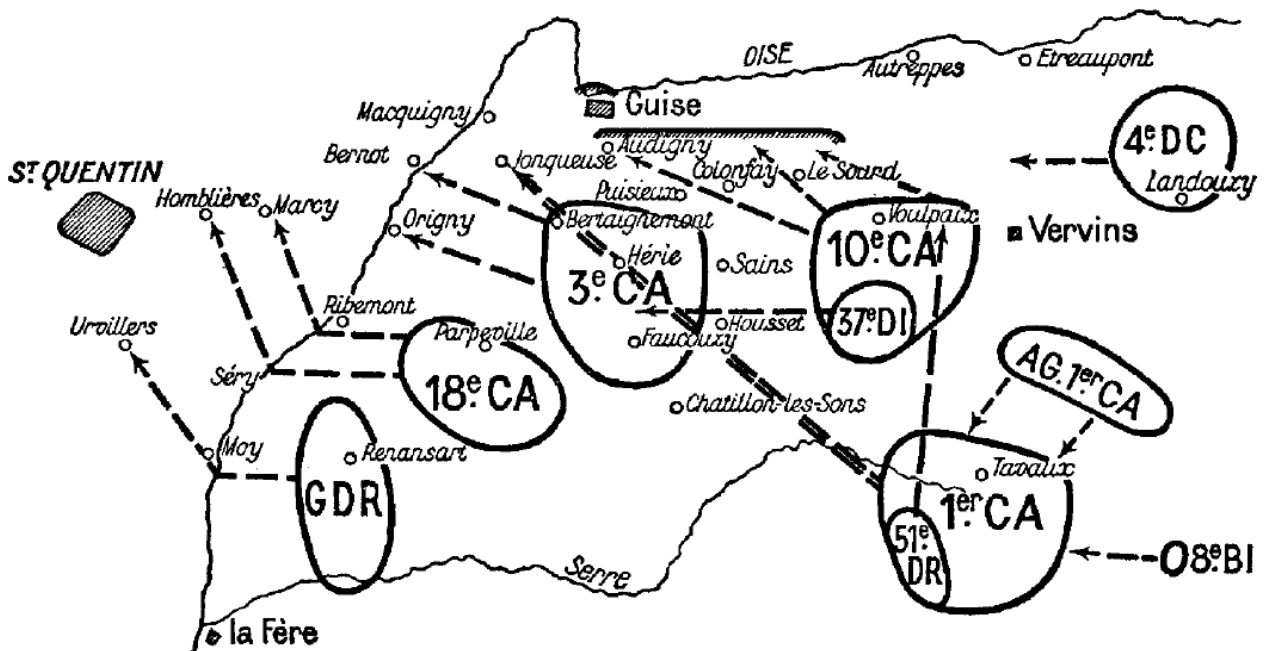
Cette directive fixait aux armées d'aile droite, qui poussaient sans arrêt de l'avant, de nouveaux objectifs lointains et cela en direction du sud-ouest, donc dans une direction différente de celle proposée par la 1re armée, qui, elle, voulait marcher vers le sud-est. Il devait en résulter bientôt un désordre funeste de conceptions et de mesures.



Joffre avait pris entre temps, le 27 août, la décision de passer à la contre-offensive avec la 5e armée, pour dégager les Anglais de la pression qui pesait sur eux. Le choc principal devait être dirigé sur Saint-Quentin et être couvert sur son flanc, au sud de Guise, par l'aile droite de Lanrezac. Mais French ne participa pas à cette opération, ses troupes épuisées n'en étant pas capables. C'est en vain que Joffre intervint personnellement auprès de lui. Finalement, la 5e armée française prit toute seule l'offensive, le 29 août.

Croquis N° 10 Ordres de la 5<sup>e</sup> Armée pour le 29 Août 1914

0 5 10 15 20 K



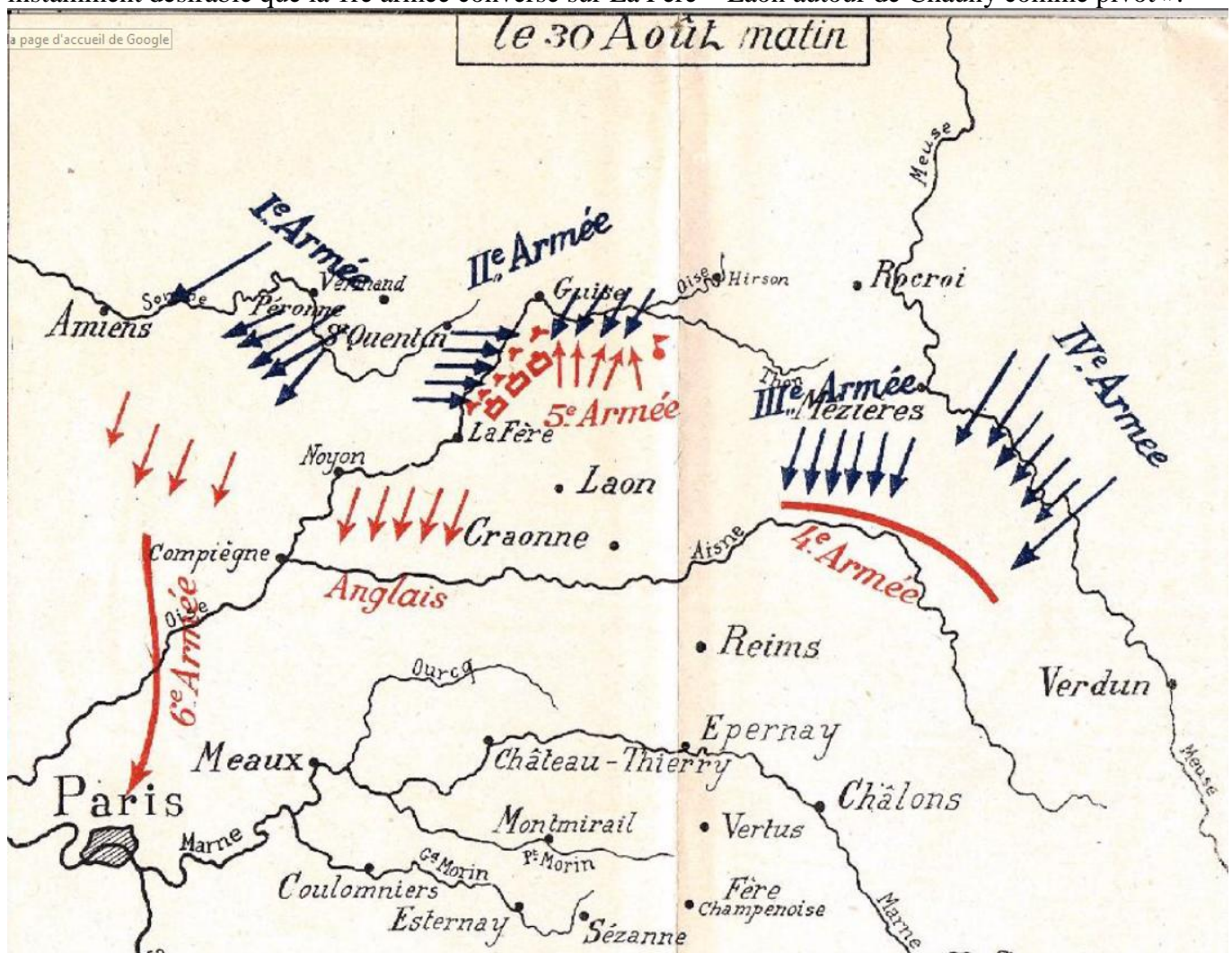
Ses 10<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> C. A. combattirent au nord, face à Guise, pendant que ses 3<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> C. A., qui étaient en liaison avec eux à gauche, attaquaient sur Saint-Quentin. A l'extrême gauche, il fallut engager les trois divisions de réserve, déjà très ébranlées, pour remplacer les Anglais défaillants. Lanrezac tomba dans une situation difficile, parce que menacé sur ses deux flancs.

**Aussi Joffre lui ordonna-t-il, dès le 29 août, à 10 h. 30 du soir, de battre en retraite.** Ce ne fut que par une marche rapide, poursuivie sans arrêt de jour et de nuit, que Lanrezac put trouver son salut derrière l'Aisne, en amont de Soissons.

Les Français avaient remporté cependant, à cette occasion, un succès inattendu : ils avaient amené la 1<sup>re</sup> armée allemande à converser face au sud-est. Faute d'unité de direction, les Allemands avaient laissé échapper les chances brillantes qui s'étaient offertes à eux de remporter une victoire de Cannes entre Oise et Aisne ; leurs forces s'étaient, par contre, groupées en une masse dont l'importance augmentait d'une façon inquiétante.

La 2<sup>e</sup> armée fit savoir, par contre, que la 5<sup>e</sup> armée française avait pris l'offensive et que l'attaque principale ennemie s'était orientée en direction de Saint-Quentin. « Le commandement de la 1<sup>re</sup> armée estima, alors, qu'il pourrait être nécessaire d'abandonner la direction du sud-ouest suivie jusqu'alors, pour prendre celle du sud et même du sud-est, mais seulement si la situation de la 2<sup>e</sup> armée exigeait un appui immédiat » .

Malheureusement, l'armée ennemie, qui se trouvait dans la région d'Amiens, ne fut plus du tout surveillée. Ni l'aviation ni la cavalerie n'établirent dans quelle direction et comment elle avait disparu. Le IV<sup>e</sup> C. R. la suivit bien jusqu'à Amiens ; mais là il conversa vers le sud, conformément aux ordres reçus, et atteignit, le 31, Ailly au sud d'Amiens. Le II<sup>e</sup> C. A. et le IV<sup>e</sup> C.R. continuèrent bien à assurer la couverture face à l'ouest, mais le contact avec les forces ennemies de cette région ne fut ni cherché ni établi. Le 30 août, au soir, la 2<sup>e</sup> armée avait envoyé le radio suivant : Pour exploiter complètement le succès obtenu, il est instamment désirable que la 1<sup>re</sup> armée converse sur La Fère – Laon autour de Chauny comme pivot » .



La 1re armée conversa alors, le 31 août, face à l'Oise, mais en se dirigeant plus au sud, sur Compiègne - Noyon, pour devancer davantage l'ennemi sur son flanc. Le G. Q. G. approuva formellement cette décision : « Les mouvements amorcés par la 1re armée sont conformes aux intentions du G. Q. G. » (radio arrivé le 31 août de bonne heure).

Ainsi donc, chez le G. Q. G. également, pas le moindre souci pour le flanc ouest : pas de question pour savoir ce que l'on continuait à faire contre l'armée d'Amade ; pas de demande d'explication pour savoir si le nouveau mouvement en direction du sud-ouest (? sud-est ?) - mouvement qui faisait place à la marche en direction du sud ordonnée deux jours auparavant - était définitif ou provisoire. Tout continua à se dérouler à une allure précipitée. Le G. Q. G., la 1re armée, la 2e armée, étaient d'accord pour espérer que l'on pourrait encore enfin accrocher en flanc l'ennemi qui semblait vaincu. Dans leur hâte pour atteindre ce but, ils perdirent de vue que le moment était précisément venu de tirer sur les rênes pour retenir l'attelage. La situation de la 1re armée aurait complètement justifié cette mesure.

Les combats de la 1re armée et de l'armée anglaise avaient pris fin momentanément, avec l'occupation de la coupure de la Somme. Malgré les performances de marche puissantes des troupes de la 1re armée, les Anglais avaient échappé à l'enveloppement que cette armée s'était efforcée à nouveau de réaliser. Et maintenant, insaisissables, ils se repliaient vers le sud et reportaient leur ligne de communication du détroit vers la côte bretonne. L'avance rapide et l'offensive immédiate de l'armée allemande avaient rendu vaine la coopération des Français, des Anglais et des Belges. Au moment de passer la Somme, la 1re armée, victorieuse, avait déjà parcouru en quatorze jours de marche et de combat, sans prendre un jour de repos, plus des deux tiers de la distance qui, sur l'arc de cercle passant par Bruxelles, la séparait de Paris. Tout ce qu'il était possible de faire pour assurer son ravitaillement et sa sûreté était fait. Mais ses pertes dues aux marches et aux combats étaient sensibles. Elle était obligée d'économiser ses munitions. La brigade laissée à Bruxelles manquait au IVe C. R. Les hommes des parcs et convois avaient dû s'armer de fusils et carabines, en raison de l'attitude hostile de la population belge et de l'étendue considérable de la région peuplée du nord de la France, que l'armée laissait derrière elle sans surveillance. Il aurait fallu arrêter cette marche trop rapide. La sonnerie : « Halte pour toutes les troupes » aurait été, à la fin d'août, le signal opportun, le signal qui aurait dissipé la crise que l'on traversait. »





## 2e Armée Allemande

« La victoire de la Sambre avait coûté 11.000 hommes à la 2e armée, mais celle-ci estimait que les pertes de l'ennemi étaient doubles des siennes et évaluait à 4.000 prisonniers et 35 canons le butin qui avait été fait par ses trois seuls corps de gauche.

Le 25 août, Namur était aussi tombé aux mains des Allemands. Le colonel-général von Bülow ordonna, en conséquence, pour le 25 août, de poursuivre sans répit l'ennemi battu en direction du sud-ouest. Les corps d'armée continuèrent également cette poursuite les jours suivants, avec la plus grande énergie et sans arrêt, **jusque sur le champ de bataille de Saint-Quentin (29 août)**, en faisant exécuter à leurs troupes des performances de marche brillantes.

En cette occurrence, « l'idée directrice fut toujours de laisser suffisamment de liberté, de mouvement aux 3e, 4e et 5e armées, pendant la grande conversion de l'armée allemande. On espérait, en même temps, que l'on pourrait arriver peu à peu à déborder l'ennemi sur son flanc gauche, au cours de la poursuite » .

Mais l'exécution de ces mouvements donna lieu à des frottements. La 1re armée, redevenue indépendante contre le gré du colonel-général von Bülow, chercha à envelopper les Anglais par la droite. La 3e armée, par contre, prit une direction sud plus marquée, ce qui ne convenait pas, à la 2e armée, désireuse de ne pas laisser un vide se créer dans le front. Le 27 août, la 3e armée fit savoir par radio que la 4e armée était engagée dans un violent combat au sud de Sedan, et qu'elle demandait instamment l'intervention de la 3e armée. Celle-ci voulut alors converger vers le sud-est et demanda à la 2e armée de couvrir son aile droite.

**La 1re armée décida, elle aussi, ainsi qu'elle en fit part, de continuer le 28 août** sa poursuite débordante de l'armée anglaise. Le colonel-général von Bülow craignit alors que la coopération des trois armées de l'aile convergente ne fut compromise par ces mesures.

Devant son propre front, la situation n'était pas éclaircie. Des forces ennemies étaient signalées sur l'Oise supérieure, dans la région de Guise, mais on ne savait pas s'il s'agissait d'arrière-gardes ou de forces plus importantes. **Au cours de la journée du 28 août**, l'ennemi se replia derrière l'Oise, et la 2e armée disposa ses troupes en vue d'attaquer, le 29, la forteresse supposée de La Fère.

La directive du G. Q. G., arrivée le 28 au soir, prescrivait à la 2e armée de se porter, au delà de la ligne La Fère - Laon, sur Paris : la direction de marche suivie jusqu'alors par l'armée était donc conforme aux intentions du G. Q. G.

Mais, le **29 au matin**, alors qu'elle se portait en direction de La Fère, la 2e armée se heurta contre toute attente, à l'est de Saint-Quentin, dans le coude de l'Oise, à une contre-offensive énergique de forces françaises importantes. Devant les deux seuls corps de gauche (Xe G. A. et Garde), on identifia trois corps d'armée français. L'ennemi s'avança tout d'abord victorieusement dans la brèche qui existait entre les corps du centre (Xe C. R. et Xe C.), jusqu'à ce que la 13e D. I., venant de Maubeuge, eût comblé cette brèche. La 2e armée demanda aux armées voisines d'intervenir dans la bataille. Mais la 3e armée était déjà engagée et un radio, entendu par la 2e armée, indiquait que la 4e armée lui avait en outre demandé instamment de venir à son aide.

La 1re armée ne pouvait pas, elle non plus, appuyer directement la 2e armée avant le lendemain. Elle mit toutefois son corps de gauche, le IXe, à sa disposition, à l'ouest de Saint-Quentin. Ce corps d'armée avait déjà reçu directement de von Bülow l'ordre de marcher, le 30, sur Origny par Saint-Quentin. Il devait donc s'intercaler directement dans l'aile droite de la 2e armée. En fait, l'artillerie de la 17e D. intervint seule le lendemain dans le combat de la 2e armée, sur la rive ouest de l'Oise. **L'ordre d'attaque de l'armée française tomba aux mains des troupes allemandes, avec les papiers d'un officier d'état-major français prisonnier et fut encore remis, le 29 au soir**, au commandant de la 2e armée à Saint-Quentin. C'est dans la direction de cette ville que devait avoir lieu l'attaque principale de l'ennemi.

L'attaque violente et répétée de l'armée française fut brisée, le 30 août, devant tout le front de la 2e armée. Vers midi, l'aile gauche de cette armée passa à la contre-attaque. Avant la tombée de la nuit et malgré le grand épuisement des troupes, la 2e armée tout entière se lança à la poursuite de l'ennemi, qui battait en retraite sur Laon et La Fère. Les pertes de la 2e armée (6.000 tués et blessés, dont 240 officiers) furent visiblement et de beaucoup dépassées par celles de l'ennemi, qui perdit en outre 2.000 prisonniers et un riche matériel. "

La 2e armée demanda, à 6 heures du soir, par T. S. F., à la 1re armée « de converger face à La Fère - Laon, autour de Chauny comme pivot, pour exploiter complètement le succès remporté. »

La 1re armée répondit, dès le soir même (7 heures) par T. S. F., qu'elle se porterait, le 31, vers la partie du cours de l'Oise comprise entre Compiègne et Noyon. Il faut dire, toutefois, que la 2e armée ignorait encore complètement l'existence de forces ennemies importantes devant le front et sur le flanc de la 1re armée. Celle-ci exécuta effectivement, le 31, la conversion en direction du sud qu'elle avait annoncée, afin d'intervenir ensuite, par une action de flanc, dans la décision principale qui se passait sur le front de la 2e armée.

### L'occasion allemande perdue !

Pendant la période du 29 au 31 août, on avait encore une fois laissé échapper l'occasion d'encercler la 5e armée française, et cela par suite de la conduite tactique de la 2e armée. La leçon de la bataille de la Sambre, où la 2e armée avait chassé trop tôt le gibier de la nasse qui lui avait été tendue, n'avait pas été mise à profit par le commandement de la 2e armée. Il avait été cependant renseigné, plus qu'on ne pouvait l'espérer, par la situation ennemie par l'ordre d'attaque français qui était tombé entre ses mains. Il n'aurait eu qu'à se tenir sur la défensive, et le mouvement enveloppant de la 1re armée aurait conduit celle-ci en plein dans le flanc et même sur les derrières de la 5e armée française.

D'après le livre de FRENCH, 1914, le général Joffre avait, **le 27 août, l'intention de tenir la ligne Reims - Amiens et de passer à la contre-offensive. Ce ne fut que parce que French maintint sa décision de continuer à battre en retraite jusqu'à la Seine**, que Joffre changea son plan en conséquence. La 5e armée française garda cependant sa mission offensive. On peut donc dire que, si la 2e armée avait accepté la bataille sur la ligne Saint-Quentin - Guise - Vervins, en se tenant strictement sur la défensive, pendant que son excédent de forces se serait concentré à son aile gauche pour y constituer un coin offensif et que la 1re armée aurait fait largement converger, son IXe corps dans la direction du flanc gauche de la 5e armée française, au lieu de l'intercaler dans l'aile droite de la 2e armée, le succès aurait été certain. En fait, la 1re armée atteignit, le 31 au soir avec deux corps (IIIe et IXe), l'angle formé par l'Oise et l'Aisne en avant de Chauny - Noyon (voir carte ci-dessous), pendant que son 2e C. C. poussait même jusqu'à Attichy, sur l'Aisne inférieure



Le IV<sup>e</sup> C. A. n'était plus qu'à une demi-étape de Compiègne. Accrochée le 30 août, sur la ligne Saint-Quentin - Guise - Vervins, la 5<sup>e</sup> armée française n'aurait donc pas pu échapper à un double enveloppement. Car, en même temps que la 1<sup>re</sup> armée aurait attaqué, l'aile gauche renforcée de la 2<sup>e</sup> armée aurait pu, elle aussi, déboucher de la zone Guise - Vervins et se porter par surprise sur Marle. Le résultat aurait été encore bien plus considérable, si le Corps de réserve de la Garde, qui attendait toujours à Aix-la-Chapelle son enlèvement pour le front oriental, était demeuré dans les rangs de la 2<sup>e</sup> armée. Il se peut même qu'à ce moment-là les Anglais eussent fait front à nouveau pour dégager leur allié trop fortement pressé. Les forces encore disponibles de la 1<sup>re</sup> armée (IV<sup>e</sup> C. A., II<sup>e</sup> C. A. et IV<sup>e</sup> C. R.) auraient été encore certainement suffisantes pour lutter contre eux, d'autant plus que la nouvelle armée française d'Amiens avait complètement évacué le champ de bataille.

Le général de l'artillerie von Stein dit, à propos de mon ouvrage sur la bataille de la Marne, que le général von Kuhl s'était plaint à lui, en son temps, de ce que, à Saint-Quentin également, le colonel-général von Bülow avait attiré la 1<sup>re</sup> armée beaucoup trop près de la 2<sup>e</sup> et qu'il avait ainsi fait échouer l'encerclement de la 5<sup>e</sup> armée française, ce qui est parfaitement juste à mon avis. Le colonel-général von Kluck ne parle pas de cette question dans son livre.

On avait donc eu, ici aussi, la possibilité de modifier complètement la situation. Mais le désir de pousser sans cesse de l'avant et les efforts faits pour porter le coup de grâce à l'ennemi, que l'on supposait sur le point d'être désorganisé, avaient fait perdre de vue cette possibilité. Que pareille chose soit arrivée aux corps d'armée qui rivalisaient d'ardeur entre eux, et même aux armées, cela se comprend ! Mais que le G. Q. G. ne s'en soit pas aperçu à temps, lui qui était soustrait à la fièvre de la guerre et qui pesait froidement les événements loin du feu ennemi, c'est une chose qui semble aujourd'hui presque incompréhensible. Moltke a regretté, plus tard, de ne pas avoir donné l'ordre de marquer un temps d'arrêt sur l'Aisne.

Le général de l'infanterie von François aurait voulu (voir : La bataille de la Marne et Tannenberg) que l'on s'arrêtât au plus tard le 4 septembre. A mon avis, toute coupure du terrain et toute date auraient été bonnes pour arrêter la course trop précipitée des armées allemandes. Certes, en agissant ainsi, on aurait aussi permis à l'ennemi de se reposer et de remettre de l'ordre dans ses unités. Mais l'essentiel était cependant de maintenir nos propres troupes en état de combattre. Or, dans la course aveugle vers la victoire finale, aucun organe de commandement n'y songea. L'ère des automobiles et du téléphone rendit les grands chefs et leurs auxiliaires insensibles aux exigences vitales de la masse des troupes, qui, elle, n'avait que ses poumons et ses jambes. C'est là, d'après les avis des combattants du front, - avis que je résume ici, - une des causes fondamentales de l'échec de la marche des armées allemandes sur Paris marche unique dans l'Histoire.



Le Général Lanrezac qui, avec sa 5<sup>e</sup> Armée, « réussit »

lors de la bataille de Guise, à faire marquer à la 2<sup>e</sup>

Armée Allemande un coup d'arrêt dans sa progression

vers le Sud et sut dégager son armée, à temps, afin

d'éviter l'encerclement



Or selon toute apparence, l'ennemi tient déjà solidement Saint-Quentin, qu'il faudra emporter de haute lutte; et avant que Lanrezac n'ait eu le temps de préparer son changement de direction pour orienter ses forces vers le nouvel objectif qui lui est indiqué

Ne serait il pas lui même assailli en flanc par les colonnes allemandes déjà signalées au nord de l'Oise ?

### **Voici comment Lanrezac compte exécuter l'ordre qu'il vient de recevoir**

Le gros de la 5e Armée, c'est à dire les 3e et 18e, Corps, renforcés respectivement des 37e et 38e divisions (l'Afrique, partant de la base Moy Origny; les 53e et 69e divisions de réserve, du général Valabrègue flanquant cette ligne à gauche : soit au total huit divisions qui se porteront à l'attaque de Saint Quentin, appuyées peut être par l'Armée anglaise, dont le concours a été sollicité.

Le 10e corps se tiendra en flanc aile droite, derrière l'Oise, en aval de Guise, face au nord, pour interdire à l'ennemi le passage de la rivière, médiocre obstacle bien facile à surmonter.

Le groupe Abonneau, comprenant la 51e division de réserve du général Boutegourd et la division de cavalerie du général Abonneau, se tiendra dans la région Rumigny Rozoy, couvrant contre une manoeuvre débordante probable de Hausen le flanc droit du 10e Corps et les derrières des divisions engagée vers Saint Quentin.

### **Le 1er Corps d'Armée, en réserve à Sains Richaumont, sera prêt à se porter vers Saint Quentin ou vers Guise, suivant les nécessités de la bataille.**

La réalisation de ce dispositif va maintenir la 5e armée sur l'Oise pendant toute la journée du 28 août. Ce jour là ,**le 28 août**, le général Haig, commandant le 1e Corps britannique, informait le général Lanrezac que le gros de l'Armée anglaise étant décidément hors d'état de combattre, lui même était dans l'impossibilité de participer à l'attaque de Saint Quentin ainsi qu'il l'avait espéré un moment Les divisions de réserve Valabrègue remplaceront donc de leur mieux l'Armée de French: Elles viennent à Renansart. Heureusement, si l'appui anglais fait défaut à gauche, à droite la 4e Armée résiste héroïquement aux furieux assauts de l'ennemi, dans la région de Signy l'Abbaye. Elle résiste, mais elle a devant elle des forces si considérables qu'il est sage de prévoir encore un prochain recul de ce côté. Joffre est venu à Marles, au Quartier Général de Lanrezac. Il est plein d'optimisme. Il attend de grands résultats de l'offensive sur Saint Quentin. Il ne change rien à ses ordres : « Pousser l'attaque à fond, sans s'inquiéter de l'Armée anglaise... »

Or, la nuit n'était pas encore tombée et nos colonnes s'acheminaient vers leurs emplacements de combat, quand, tout à coup, le canon tonne sur l'Oise.

Le 10e Corps chargé de garder la rivière, n'est pas à pied d'oeuvre, et déjà une avant garde allemande a bousculé les avant postes qui couvraient Guise; elle est entrée dans la ville.

La division Exelmans, du 18e Corps (6e, 123e ,57e, 144e régiments d'infanterie et 24e régiment d'artillerie de campagne), se trouvait à proximité, allant vers l'Ouest. Elle s'arrête, rejette l'ennemi sur la rive nord, puis continue sa route.

Mais le lendemain 29, dès l'aube, Bülow prend une offensive vigoureuse.

Deux Corps d'élite la Garde et le X` Corps, abordent l'Oise entre Guise et Etréaupont. Notre 10e Corps résiste désespérément, mais recule. A droite, la 51e division de réserve, qui a fait face au nord, recule, elle aussi, et perd Voulpaix.

La situation est grave. L'attaque sur Saint Quentin ne peut désormais se déclencher, sous peine d'être prise d'écharpe.

Joffre est déjà revenu au Quartier Général de Lanrezac, transporté à Laon. Séance tenante, sous les yeux du Général en chef, le commandant de la 5e Armée modifie les ordres donnés la veille.

Le général de Mas Latrie, dont le 18e Corps est toujours renforcé par une division d'Afrique, demeurera seul chargé de l'offensive sur Saint Quentin; le groupe Valabrègue (la 53e division du général Perruchon et la 69e du général Le Gros) étaiera sa gauche.

Le général Hache, qui vient de prendre le commandement du 3e Corps, franchira l'Oise, et, au lieu de marcher sur Saint Quentin, obliquera à droite pour attaquer Guise par l'Ouest.

Le 10e Corps, reprenant l'offensive, attaquera la ville par le sud; le 1er Corps appuiera le 10e

Quant à l'offensive sur Saint Quentin, elle sera reprise, toutes forces réunies, dès que la barrière de l'Oise aura été rétablie.

Mais loin de pouvoir progresser, devant l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi, le 10e Corps ne peut même pas maintenir ses positions; il recule, et, vers 10 heures du matin, l'ennemi paraît maître des ponts.

Le général Franchet d'Esperey, dont le 1er Corps accourt de la région de Sains, devançant ses divisions, est arrivé, au galop de son cheval, à la côte 172, d'où il découvre toute la vallée, depuis Guise jusqu' à Romery, ainsi que les plateaux surplombant la, rive nord. Justement l'épais brouillard qui, jusque là, avait traîné paresseusement sur la rivière, se levait...

Très en confiance, les bataillons allemands franchissent les ponts et les gués, couverts par des lignes de tirailleurs qui gravissent déjà les pentes sud. Les renforts s'étagent en espalier sur les plateaux d'en face, descendant vers les ponts.

Le 10e régiment d'artillerie de la 20e division, se retirait.

Franchet d'Esperey l'arrête. D'un geste, il lui montre les magnifiques objectifs qui s'offrent maintenant à ses coups; et, tout de suite, nos canons prennent à partie à la fois les troupes d'assaut, les ponts et les renforts.

Ce fut magique. Le 10e Corps allemand qui menait ici l'attaque, s'arrête un instant, puis n'avance plus qu'avec prudence ; son élan est brisé; il perd un temps précieux. D'autre part, notre 19e division, qui a déjà reculé de six kilomètres, s'accroche à Leiné où elle tient la Garde en respect, tandis que la division Boutegourd et la division de cavalerie Abonneau neutralisent toute manoeuvre enveloppante.

**Il est 15h30**, Franchet d'Esperey a maintenant tout son 1er Corps dans la main. Ce sont les magnifiques régiments de la division Gallet (43e, 127e, 1e, 84e, avec le 13e régiment d'artillerie) et ceux de la division Deligny (33e, 73e, 8e, 110e avec le 27e régiment d'artillerie). Il les jette en avant, après une effroyable préparation d'artillerie. De Jongueuse à Vervins, l'horizon s'est enflammé, sur un front de 20 kilomètres. Décontenancé, l'ennemi recule.

Le 1er Corps enlève Jonqueuse, Bertaignemont, Clanlieu, Puisieux et refoule le Xe Corps allemand sur Guise.

Defforges, à la tête de notre 10e Corps (48e, 71e, 41e, 70e, avec le 7e régiment d'artillerie de la division Bonnier (25e, 136e, 2e, 47e, appuyés par le 10e régiment d'artillerie de la division Ménissier), reprend à la Garde Sains Richaumont, Colonfay et le Sourd, tandis que les réservistes des 208e, 233e, 243e, 273e, 310e et 327e, conduits par le brave Boutegourd, lui arrachent Voulpaix, et que les cavaliers d'Abonneau (2e et 4e hussards, 28e et 30e dragons, 3e et 6e cuirassiers), se jettent hardiment dans son flanc et sur ses derrières.

Ne laissant qu'un rideau sur la rive sud de l'Oise, les deux Corps allemands, sérieusement éprouvés, se hâtent de repasser la rivière sous nos shrapnells, et battent en retraite vers le nord.

Pendant ces rudes combats, comme on devait s'y attendre, l'offensive sur Saint Quentin a revêtu la forme d'une démonstration.

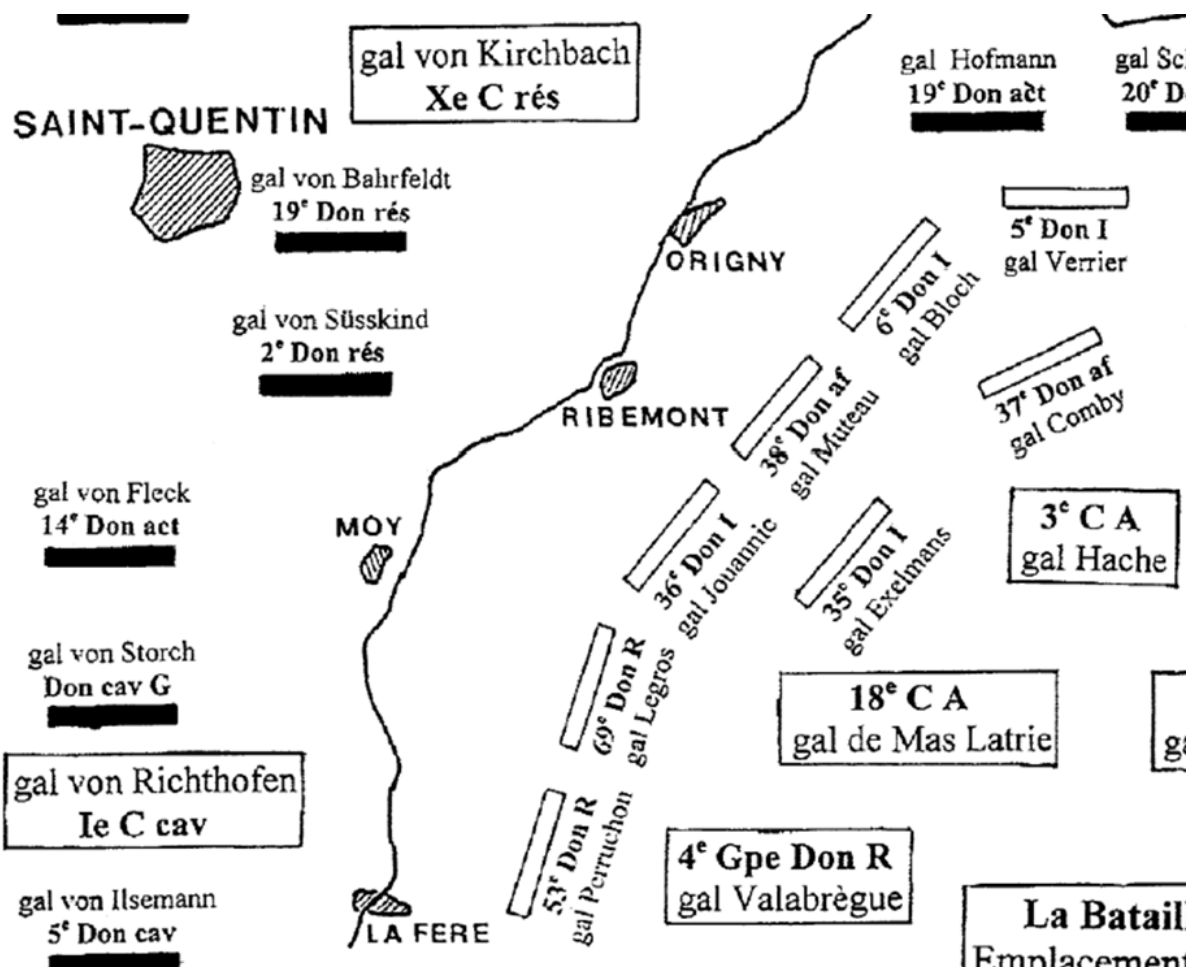
Le 18e Corps était cependant parvenu jusqu'aux faubourgs de la ville, mais les divisions de réserve ayant été violemment attaquées à sa gauche, et refoulées d'Urvillers, où elles étaient arrivées, Jusqu'à l'Oise, il dut se replier, lui aussi, malgré son succès, pour ne pas être pris en flanc.

***La bataille de Guise demeurerait cependant pour l'Armée française une belle victoire locale, susceptible tout au moins de gêner gravement les plans du Haut Commandement allemand. En attendant mieux, dès le 30 août, Bülow, fort mal en point, rappelait au nord de l'Oise les avant postes qu'il avait laissés, le 29 au soir, sur la rive sud de la rivière***

Alphonse Grasset

Texte tiré de « **La grande guerre vécue, racontée, illustrée par les Combattants**, en 2 tomes Aristide Quillet, 1922 »

# RIBEMONT DANS LA 1<sup>re</sup> BATAILLE DE GUISE



Les Français espéraient franchir l'Oise et progresser vers Saint Quentin

# Qui combat à Ribemont le 29 août 1914 ??

Le **18e C.A.**, au sein de la Ve Armée combat, le 29 août, dans le secteur Ribemont et Villers-le-Sec, avant de retraiter.

Le 18e C.A., se compose à cette date, :

- de la **35e D.I.** ((69e Brigade = 6e et 123e R.I.) et (70e Brigade = 57e et **144e** R.I.)), qui. est engagée, le 29 août 1914 vers Pleine-Selve. Le 30 elle décroche en retraite vers le Sud,
- la **36e D.I.** ((71e Brigade = 34e et 49e R.I.) et (72e Brigade = 12e et 18e R.I.)) qui combat le 29 à l'ouest de Ribemont,
- la **38e D.I.** ((75e Brigade = 1er Zouaves, 1er et 9e Tirailleurs) et (76e Brigade = 4e Zouaves, 4e et 8e Tirailleurs.)) qui combat dans le secteur Ribemont et Villers-le-Sec, le 30 elle décroche en retraite vers le Sud -et en plus deux régiments organiques le 218e et le 249e R.I...

## Point 1. Mairie, départ

## Point 2. Le Chemin des Zouaves

### Extrait de la Bataille de St-Quentin ou Bataille de Guise du 28 au 30 août 1914 par Kurt HEYDEMANN

Ce dernier choc, l'aile droite de la division voisine l'apportait. La corne-signal des westphaliens retentissait bien fort, venant de la gauche, le splendide vieux signal prussien « pour avancer » s'entendait à travers le bruit du combat. Il annonçait l'entrée du Lt Col SCHWARZ avec le I./158 dans la position ennemie. Nous avons déjà dépeint comment cette attaque s'exécuta parfaitement, vers 18 h30, sous la protection d'environ 72 canons, comment la compagnie VON SELASINSKY, aussitôt qu'elle rejoignit le front ouest, couvrit les 2 côtés de la route vers Villers-le-Sec, accompagnée de tirs. Tout d'abord, les turcos essayèrent de fuir par le chemin encaissé, sur le côté. Le Capitaine BETHGE qui de sa place épiait, dirigea vers elle le train de l'aile gauche du Col BLANK.

Les canonniers roulèrent les canons 80 pas vers la gauche, jusqu'à ce qu'ils se tiennent dans le prolongement du chemin creux. Les obus causèrent un terrible ravage dans la masse serrée des hommes. De même le Lt de rés KÖSTER, le brave 92e, dirigea le feu continu de la mitrailleuse dedans (*note de la traductrice : il est inhumain*) Les tenaces africains eux-mêmes ne supportèrent pas cette hécatombe dans un endroit resserré. Maintenant leur dernière force de résistance était écrasée. Pris par l'épouvante, les survivants s'enfuirent de là vers Villers-le-Sec. Après qu'ici une brèche fut ouverte sur la route, en un coup d'oeil le reste du front de l'aile gauche, près de la briqueterie, se rompit. Tout le long de la ligne résonna le « sauve qui peut » (*en français*) que CLAUSEWITZ désigne comme la « grande parole de la peur ». Le dialecte allemand n'a trouvé pour cela aucun mot spécial, car depuis longtemps la honte d'Iéna effacée, jusqu'à la fin de la guerre mondiale, l'angoisse confuse dans l'esprit d'une défaite du drapeau allemand reste éloignée. A l'admirable attitude des adversaires contre une beaucoup plus grande supériorité succédait un profond refus de toute moralité de combat. Après l'abandon des armes et de l'équipement, une troupe tombée hors de toutes règles de discipline, court pour sa vie. Mais où encore une section en ordre exécute rapidement son repli, là le terrain montant vers Villers-le-Sec l'abandonne sans protection et sans armes aux poursuivants allemands.



Le Col VON WOLFF atteint la position gagnée avec la tête de l'avancée. Sans mot inutile, il serre la main de son officier d'ordonnance. D'un long regard, il parcourt le champ de bataille, puis fait faire demi-tour à son cheval pour aller où de nouveaux devoirs l'appellent. Comme la vague géante d'un raz-de-marée, il voit les dix mille s'enflammer dans l'étréot espace contre la hauteur entre la sucrerie et la briqueterie. Comme le ressac de la mer, leurs hourras montent, sans fin. Les morceaux de soie des enseignes déroulés se gonflent loin dans le vent du soir. De l'autre côté de la ville

jusqu'ici, dans l'ardeur du feu violent, les batteries chassent devant. Immédiatement à nos pieds, un aspect plein d'horreur, d'anéantissement, les tranchées remplies de corps humains déchiquetés. La pente de la colline est couverte de turcos gravement ou légèrement blessés qui lèvent les mains pour supplier qu'on les épargne. Plus haut les rescapés fuient sur la crête et plusieurs sont encore victimes de shrapnells qui éclatent par douzaines au-dessus des bandes de turcos qui s'enfuient ? Leurs tenues bariolées font un effet fantastique dans la trop vive lueur rouge sang du soleil couchant.

A l'arrière-plan se dresse le village enfumé de Villers-le-Sec. Les flammes jaillissent hors des toits des premières fermes et se dressent comme un flambeau dans le ciel. Pas un combattant n'oubliera le soir de Ribemont. Mais chaque vrai soldat, dans un tableau, sentira, subjugué, la sauvage poésie de la guerre avec son inoubliable magie. Et qui – comme les commandeurs de corps depuis leur état-major de l'autre côté sur les hauteurs à l'ouest de l'Oise – ont été témoins de cette puissante action saisissent la grandeur de l'heure et se tiennent plein de respect devant la manifestation de l'âme héroïque de leur peuple.

### **Point 3 Cimetière de Villers-le-Sec et son carré militaire, soldats tombés en 1914**



**Point 3. Monument érigé à la mémoire des 62 soldats du 144e Rgt d'Infanterie tombés le 30 août 1914 en cette côte 140.**



Extrait du livre le Vagabond de la Grande Guerre d'Alain Fauveau, petit-fils de Charles de Menditte Capitaine qui commandait le 144e Régiment lors du combat de la côte 140.

« Par quel miracle puis-je écrire ces lignes ? Dieu m'a protégé visiblement car je suis passé indemne à travers la plus effroyable tempête d'obus que l'on puisse imaginer.

Au nord-ouest de Pleine-Selve s'allonge une croupe à peine plus élevée que le reste du plateau mais ses pentes nord et ouest dévalent sur l'Oise et on y jouit d'un panorama superbe sur toute la vallée. En ce point coté 140 sur la carte d'état-major, je voudrais voir s'élever une grande croix dressant vers le ciel ses deux bras étendus. Cet emblème de la douleur et du sacrifice serait vraiment à sa place sur cette crête où mes hommes ont été fauchés comme le blé mûr et où j'ai connu la minute la plus douloureuse de ma vie militaire

Le 30 août à 4 heures du matin, je reçus l'ordre de partir avec ma compagnie et la 2e compagnie placée sous mes ordres, pour servir de soutien à un groupe d'artillerie qui s'était mis en batterie au nord-ouest de Pleine-Selve. On se battait fortement depuis la veille et après un succès qui nous avait fait prendre pied sur la rive droite de l'Oise, il avait fallu reculer.

Les allemands occupaient donc les hauteurs de cette rive.

C'était un dimanche, il faisait un temps radieux. Pas une haie, pas un arbre, pas une maison ne cachait le terrain à la vue. Il suffisait de placer des groupes de manière qu'ils puissent battre les pentes et de ne montrer que le moins de monde possible. Mon installation fut rapidement faite et sans être inquiété par l'ennemi.

J'étais avec Maigret au centre du dispositif, face au village de Lucy et 6 obus frappèrent le sol autour de nous. L'un d'eux passa tellement près de ma tête que mon képi fut emporté par le vent du projectile et que je fus renversé. Par miracle, personne ne fut atteint, le colonel et ses compagnons disparurent à bonne allure derrière la crête et je restai seul sur le terrain après avoir ramassé mon képi.

Il était 11 heures quand cette salve arriva, cela nous promettait de l'agrément. Quelques instants après, les schrapnells commencèrent à tomber sur les groupes que j'avais placés. Le plus exposé était celui de Maigret, il ne broncha pas. Il n'en fut pas de même de certains autres qui reculèrent sans ordre et plus loin que ne le commandait la situation et le devoir militaire. J'allais les chercher pour les ramener et fus bientôt sec à l'égard des gradés qui les commandaient.

Revenu à mon poste d'observation, j'aperçus à la lorgnette des mouvements de troupe dans la vallée. Les Allemands la traversaient et je vis passer successivement un bataillon d'infanterie, une compagnie de mitrailleuses et une batterie d'artillerie.

J'envoyai le renseignement à notre artillerie qui resta muette. En revanche les canons allemands arrosèrent le terrain que j'occupais, blessant à quelques pas de moi un de mes deux agents de liaison.

Bientôt l'ennemi commença à déboucher au pied des pentes, il était urgent d'aviser. Je donnai l'ordre à un peloton qui était à l'abri de se porter à la côte 140 et tandis qu'il exécutait ce mouvement, j'allais trouver Maigret qui, assis sur une gerbe d'avoine, suivait à la lorgnette la manœuvre allemande avec le beau calme dont il ne s'est jamais départi.

J'étais sûr de lui comme de moi, aussi je lui donnai l'ordre de rester où il était quoi qu'il advint et de ne battre en retraite que quand je lui ferais le signal suivant : les bras en croix, un képi dans chaque main. Puis je partis rejoindre le peloton que j'avais envoyé à droite.

La batterie allemande qui me guettait depuis le matin tirait sans arrêt couvrant la croupe de ses obus : aussi quand j'arrivai à la côte 140 je trouvai la section qui y était parvenue dans une attitude peu martiale, les hommes accroupis les uns contre les autres ne songeant qu'à se cacher ; et pendant ce temps, moins de 1400 mètres, une batterie allemande se disposait à dételer.

Sous une pluie de schrapnells, je déployai les hommes et leur fis ouvrir le feu sur les Allemands, quelques chevaux tombèrent mais je ne pus empêcher la mise en batterie et au bout d'un instant, je voyais à la lorgnette les 6 trous noirs des 6 pièces braquées sur nous.

Au même instant arrivait la section du sergent-major. Les hommes apeurés s'étaient tassés comme des moutons craignant l'orage. Aussi quand ils franchirent la crête, ils eurent de cruelles pertes et, affolés, vinrent de dissimuler derrière un mince taillis qui n'avait pas 25 mètres de côté mais qui offrait à l'ennemi un superbe point de repère pour régler son tir.

J'essayais de faire sortir mes hommes de ce couvert que je sentais fatal, mes efforts furent vains. Eperdus, ils se coulèrent à plat ventre dans le taillis, se croyant sains et saufs parce qu'ils ne voyaient plus l'ennemi. Une trombe fer et de feu s'abattit sur nous, deux batteries croisaient leur feu et l'effet de ces 12 canons à tir rapide fut terrifiant.

Les obus arrivaient en rugissant, nous couvrant de balles, d'éclats, de terre, de débris de toutes sortes, ils fouillaient le boqueteau, brisant les arbres, coupant les membres et défonçant les poitrines des malheureux qui y étaient cachés. Le bruit formidable des explosions ne tarda pas à être couvert par les cris affreux des malheureux mutilés qui dressaient vers le ciel leurs moignons sanglants.

Ce spectacle d'horreur et d'effroi, mes hommes étaient sans doute trop jeune et trop peu trempés pour le supporter car au moment où mon adjudant-chef, mon sergent-major et un autre sous-officier, gravement blessés, se retiraient et où j'étais moi-même renversé par un obus, les débris de mon peloton prirent la fuite poursuivis par les schrapnells allemands qui firent leur œuvre de mort dans ce troupeau auquel la panique enlevait jusqu'à l'instinct de la conservation. A la vue de ce sauve-qui-peut, j'éprouvai une douleur poignante? Quoi de plus cruel pour un chef que d'être abandonné par ses hommes sur le champ de bataille ! Je m'écriai « Vous allez donc me laisser seul ! » A cet appel suprême, un caporal et 6 hommes revinrent la tête basse et muets comme des ombres se ranger à mes côtés.

La secousse avait été trop forte. L'émotion eut raison de mon énergie et au milieu de mes morts et de mes blessés, je pleurai tandis que les obus me fouettaient le visage de leur souffle de mort mais respectaient une vie à laquelle je tenais bien peu en cette cruelle minute.

Ma défaillance fut de courte durée, je serrai en silence la main du caporal Joffre et de ses vaillants compagnons. J'étais trop ému pour dire un mot et du reste eux aussi partageaient mon trouble car je vis couler des larmes silencieuses sur leur joue pâles.

Il ne restait plus aux abords de ce petit bois que des morts et des blessés dont les cris déchirants nous serraient le cœur. Mon capitaine ne m'abandonnez pas ! Oh, tuez-moi, je souffre trop ! » J'ai encore dans les oreilles ce cri d'agonie d'un malheureux qui tordait dans une mare de sang un tronc dont les jambes avaient disparu.

Mes compagnons s'étaient éloignés soutenant les hommes capables de marcher encore un peu et je quittai le dernier ce champ de mort en proie à une détresse infinie.

Les Allemands concentraient leur feu sur le petit groupe qui, alourdi par les blessés regagnait lentement le couvert protecteur d'un chemin creux que j'avais désigné. Les obus déchirèrent le sol autour de nous ou éclataient en l'air avec leur miaulement aigu de chat en colère ; je ne prêtais aucune attention à ce vacarme extérieur, insoucieux de ma vie mais pourtant, dans une immense tristesse, très attentif à tout ce qui pouvait sauver mes hommes.

Je les arrêtai dans le chemin creux et, prenant deux képis, j'escaladai le talus pour regarder si Maigret était resté sous la rafale. Je l'aperçus à l'endroit où je l'avais laissé et je me plaçai de manière à bien me détacher du ciel resplendissant de cette admirable journée d'août. Je mis mes bras en croix et restai ainsi jusqu'à ce que Maigret eut répondu à mon signal. Il fut long à m'apercevoir.

C'était narguer la mort mais je l'aurais reçue avec joie et puis je voulais montrer aux braves qui m'escortaient que j'étais digne de leur dévouement.

Maigret me rejoignit avec une section diminuée par des pertes assez sensibles mis très en main. C'est avec 46 hommes que je battis en retraite sous le canon et la mitrailleuse allemande, il n'y avait plus personne sur cet immense plateau. Mon régiment, l'artillerie que je soutenais, étaient partis sans me prévenir, les fractions même qui avaient été mises sous mes ordres avaient disparu sans me rendre compte. C'est sans doute pour cela que les Allemands firent à 110 hommes l'honneur de 12 canons pour les décimer. Je laissais sur le plateau de Pleine-Selve 62 hommes, c'est-à-dire 60% de l'effectif que j'avais engagé. J'y laissais surtout l'illusion que j'avais eue jusqu'alors de pouvoir conserver ma troupe autour de moi sous n'importe quel feu, tant que je ne faiblirais pas moi-même. J'ai eu un chagrin profond et pourtant le lendemain quand mes fuyards un peu honteux ont rallié le groupe stoïque des 46 fidèles, je n'ai pas eu pour eux un mot d'amertume. Mon âme d'officier ne donne pas l'absolution à leur faute mais mon cœur d'homme excuse ces pauvres enfants de n'avoir pu recevoir sans broncher l'avalanche de fer et de feu qui s'abattit sur nous, car il faut avoir vécu ces minutes d'horreur pour comprendre ce que notre situation avait d'inférieure. Nous étions en rase campagne, aucune troupe amie n'était en vue, mes hommes ont subi l'impression déprimante qu'ils étaient décimés seuls et sans possibilités de se défendre. Ils m'ont cru tué quand je suis tombé, cela explique leur faute sans l'excuser.

Aussi je m'incline très bas devant l'héroïsme de ce caporal Joffre\* et de ses 6 camarades qui, ayant cédé à la panique, ont quitté les fuyards à mon appel et sont venus braver la mort à mes côtés. Leur geste si simplement courageux eut sa récompense car Dieu protégea mes fidèles et je ramenai ma phalange intacte.

Le soin avec lequel j'ai choisi le cheminement ne suffit pas à expliquer l'invulnérabilité de ma troupe. Une intervention plus puissante que la mienne s'est produite. Une chose reste certaine c'est que le contraste si différent entre le sort des deux troupes, traversant le même terrain, sous la même pluie d'obus, frappa vivement mes hommes. A partir de ce jour, ils furent persuadés que leur salut était derrière moi et depuis je les ais vis se presser peureusement dans mes traces chaque fois que nous avons été dans une situation critique.

Dans cette fuite générale, mon camarade de promotion Lamarche, commandant la 11e Cie, ne m'avait point oublié et seul avec une poignée d'hommes, il m'attendit à l'entrée de Pleine-Selve, se laissant dépasser par les débandés de la 2e compagnie et par ma 1ère section\*\* dont le chef ne voulut pas rester avec lui sous prétexte que j'étais parti depuis longtemps. Lamarche me connaissait, il savait que quand on me donne l'ordre de tenir, je tiens et c'est grâce à lui que j'ai su dans quelle direction il fallait battre en retraite. Pendant 5 kilomètres nous transportâmes sur une chaise l'adjudant-chef Arnoux traversé par une

balle de schrapnell et il faut croire que ma petite troupe faisait encore une mâle contenance puisque le général Exelmans me garda avec mes 46 hommes pour couvrir le repli.

La nuit tombait ; soudain une colonne de fumée s'éleva d'une ferme située à 1500 mètres environ et bientôt des flammes immenses illuminèrent le ciel de leur clarté sinistre. C'était la ferme de Ferrières que nos soldats venaient d'incendier car il y avaient été reçus à coups de revolvers et on venait d'y découvrir un poste de télégraphie sans fil et de téléphone, relié à l'armée allemande. C'était un nid d'espions sur nos arrières ; il avait dû signaler à l'ennemi tout ce que nous avions fait pendant ces deux jours.

*\* Charles de Menditte demandera une citation et la croix de guerre pour le caporal Joffre et le sous-lieutenant Maigret à la suite de cet engagement.*

*\*\*Il s'agit du lieutenant Abel, un officier qui n'avait pas la confiance de son commandant de compagnie.*

#### **Point 4 Monument à la mémoire du 144e Rgt et de son Capitaine Charles de Menditte**



Quand j'arrivai près de la ferme, il faisait nuit noire mais l'incendie grondait, les toits s'effondraient lançant au ciel des gerbes d'étincelles. C'était un spectacle d'une beauté terrifiante.

Plus trace du régiment, mais en revanche je trouvai sous les grands arbres qui bordaient la route, le drapeau du 57e, celui du 144e et trois sections de mitrailleuses de ces deux régiments. Quel butin pour quelques cavaliers audacieux ! Il y avait là réuni par le hasard d'une retraite en désordre, tout ce que la brigade avait de plus précieux, et pour garder le tout, mes 46 fidèles épuisés et Lamarche avec une trentaine d'hommes.

Brisé de fatigue et d'émotion je m'assis au pied d'un grand chêne et tandis que les murs de la ferme culbutaient avec fracas, je me demandais avec angoisse si nous n'étions pas pour de bon sur la route de la défaite, et pour la première fois depuis le début de la campagne, je connus le découragement.

A quelques pas de moi, deux jeunes officiers échangeaient à mi-voix des réflexions plus pessimistes encore que les miennes. Cela me dicta mon devoir et refoulant mes ombres pensées, j'allai les reconforter par quelques mots auxquels je croyais à peine et pour changer le cours des idées, je déclarai tout net qu'il était 23 heures du soir, que je n'avais rien mangé depuis 9 heures du matin et que j'étais mort de faim. On trouva 2 boîtes de sardines, un peu de pain et nous partageâmes en frères ce modeste repas. »

## Extrait du livre La bataille de St-Quentin ou de Guise de Kurt Heydemann

A 17 h 30, quatre bataillons de la 13e Division, avec la majorité de leurs compagnies se trouvent encore devant la côte 140, sous le feu de l'ennemi qui est à 800 m environ. Le IIIe bataillon du 158e est aussi arrivé et, avec le 9e et une partie de la 11e Cie se déploient à gauche aux côtés du IIIe/13e. La 10e se repose à environ 800 m derrière l'aile gauche, dans un vallon. La 12e à la hauteur des 4 et 6e batteries de l'art de camp 60, est en colonne de marche sur la route vers Origny. A l'ouest de ceux-ci, le IIe/Rgt d'Inf 13 sous le Major VON GANDENBERGER, avec la compagnie de mitrailleuses, est en marche, encore éloigné de 1 km environ. D'abord, ce bataillon suivait à l'aile gauche de la brigade, maintenant il est placé derrière le milieu du régiment – Cdt Col DELIUS. Le IIe bataillon et la compagnie de mitrailleuses du régiment de Paderborn ne sont plus très loin. Ils se sont arrêtés quelques instants près du monument sur la hauteur à l'est d'Origny. La vue sur la ligne française qui recule en désordre, sur ses nombreux soldats tombés sur le plateau, sur les batteries allemandes qui s'avancent, sur les villages qui brûlent aux alentours, l'allure victorieuse qu'accuse à l'avance le Corps de Hanovre, ranime la troupe lassée. Le chaleur qui assomme et la fatigue sont oubliées dès qu'elle suit le IIIe bataillon qui oblique à gauche. Plusieurs fois, ils traversant des zones de schrapnels au pas de course. Alors que les compagnies ont presque fini de gravir la côte et que les premières s'approchent des 2 petits bois au nord de la ferme de Séru, soudain, à leur droite et assez proche d'eux un feu brutal et violent éclate et, très fort aussitôt, là-dessus, le tonnerre du canon. Le Cdt du bataillon Major VON SYDOW disperse tout de suite 3 compagnies et laisse libres 2 mitrailleuses. En marche accélérée, on grimpe la côte, en prenant la direction .

Plusieurs compagnies d'un régiment de zouaves avaient jailli du bois avec des cris aigus, baïonnette au canon. Ils arrivaient en courant dans le dos de la 10e Cie du 158e. Le Lt de rés WINKELHAUSEN, renommé pour son calme discret, fut blessé brièvement d'une balle dans la tête. Les zouaves donnèrent l'assaut plus loin sur la côte où se tenaient les 2 batteries Haupt (4) Dommes (6) du régiment 60. La 6e batterie lança aussitôt 2 ailes de tireurs autour, au même moment le Lt Col de rés HARTMANN laissait se déployer la 12e Cie du 158e plus loin, à mi-hauteur de la route. Un feu crépitant accueillit les zouaves dont l'élan s'arrêta puis repartit. Les 2 obusiers de la batterie Dommes semèrent la mort et la confusion dans les rangs français. C'était l'ancienne bravoure de WÖRTH, avec laquelle les zouaves du Rgt attaquait ici ? Mais ils se sacrifiaient inutilement dans cette téméraire entreprise. En 5 minutes à peine la courageuse troupe fut balayée. Leur sanglante route d'attaque paraissait être un champ de pavots renversés dont les débris, dans le feu qui les poursuivait de 3 côtés, reculaient en désordre, en toute hâte. Du côté nord du bois, les mitrailleuses et les compagnies du bataillon SYDOW intervenaient. Le Col DELIUS du 13e Rgt envoya immédiatement comme aide la 3e Cie en réserve, qui s'était dispersée dans la compagnie HARTMANN, 12e/158e. Sur la gauche arrivèrent au pas de course, les 7e et 8e compagnies du IIe bataillon du 13e. Le bruit du combat avait aussi attiré l'attention des batteries qui s'agitaient sur la hauteur devant. La 5e/22e entre par moment en action, trois obusiers de la 5e/60e prennent la direction vers la gauche, en arrière. Dès que le changement de front est établi, le restant des pièces de la 6e batterie, et la 4e batterie du Rgt 60 interviennent aussi. De même, les pièces des ailes des 2e et 4e batteries du 22e peuvent encore s'établir à plusieurs endroits. Et à l'aile droite, 4 canons du 1er/60e viennent encore s'ajouter. Pas étonnant que seuls quelques pauvres soldats du courageux bataillon de zouaves atteignent la protection de l'orée du bois ! Sur la hauteur nord de ce bois, une compagnie était restée pour les accueillir, cette même compagnie qui avait tiré dans le flanc du IIe bataillon/158 pendant sa montée sur la hauteur au nord du petit bois. Le Major VON SYDOW voulait lancer contre eux une compagnie tenue en réserve lorsque juste devant lui, des obus ennemis éclatèrent et, de la hauteur à sa droite ainsi qu'en avant, des tirs lointains de sa propre infanterie et artillerie tombaient. Il n'était plus possible d'avancer. Le moment était critique, surtout pour la partie du bataillon dans le bois. Le commandant des bataillons rapporte ceci « Le bruit était infernal. Sans cesse des projectiles frappaient près de moi. Les éclatements assourdissants des obus et des schrapnels, le sifflement des balles de l'infanterie tendaient tous les nerfs. Maintenant la discipline prussienne montrait sa preuve. Pas un ne se sauva hors du bois. Les officiers, sous-officiers et bien des courageux soldats montrèrent par leur

exemple qu'il fallait rester calme. Chacun savait que dans l'armée allemande tous étaient solidaires. Et de cette façon, ce dur moment passa. Les batteries du Rgt 60 du Schwerin accoururent à l'aide. Mais l'artillerie ennemie continua longtemps son tir ». Ici le bataillon eut en peu de temps 15 morts et 43 blessés. Le chef de la 6e Cie, Le Capitaine de rés IMMENKAMP et le Lt WENDEMANN qui avaient rudement tiré sur l'ennemi à la mitrailleuse furent blessés. Maintenant, sur tout le front, la brigade UNRUH déclenche un tir croissant. Dans leur position cachée, les batteries françaises sont introuvables.

Après un moment, le duel d'artillerie se calma de chaque côté du front à 18 h 15 environ, l'aile droite de la 13e Division donna une impulsion pour renouveler l'avancée. Dans les lignes avant, près du 1er bataillon de Paderborn, on reconnâtra que l'attaque frontale du Xe corps de rés sur Ribemont et Lucy, jusqu'à maintenant n'a pas pu avancer. Là, sur la hauteur vis-à-vis, l'ennemi est sur le flanc du corps voisin, alors le Cdt de bataillon, le Colonel SCHWARTZ, décide de l'attaquer et de se saisir de sa position. Les 1ères et 4e Cies plantent leurs baïonnettes aux canons et avancent, suivis bientôt par la 2e. Le 1er/Rgt d'Inf 13, sous le Major GROOS, se joint à eux. En quelques longs sauts, le vallon est atteint et les pas s'écoulent sur les chemins vers Ribemont. Les divisions d'artillerie de tranchées pendant que les mousquetaires escaladent la hauteur escarpée. La 2e Cie 158 sous le Capitaine SELASINSKY, à l'aile droite, fait le plus court chemin, car la position ennemie apparaît soudain devant elle. Avec des hourras, elle s'y enfonce de front et de droite. Là, pour la première fois, dans cette aile combattante, on en vient à une mêlée. Les français blancs craignent la baïonnette allemande, par contre les africains se font un devoir d'accepter le corps à corps. Nos coriaces westphaliens ont le dessus et récoltent 4 mitrailleuses. Pendant ce temps, plus loin à gauche, l'héroïque Lt Col SCHWARTZ, à cheval, mène en avant les 2 autres compagnies. L'ennemi fait payer cher sa tranchée pleine de morts et de mourants. La pluie d'obus, durant une heure, n'est pas pour rien dans ce résultat. Les efforts puissants et vains fournis par l'infanterie du Xe corps de rés presque seule présente, donnent toute l'importance de cet appui apporté par l'artillerie.

Aussitôt après les parties du bataillon SCHWARTZ qui cadennaient le côté ouest de la position française devant le Xe corps furent protégées par un feu de flanc. Comme, à ce moment, l'adversaire avait commencé à être handicapé, sous l'action des compagnies de Westphalie leur ébranlement se transforma rapidement en débâcle.

Des heures durant, ici et là, les africains n'avaient pas fléchi et avaient bravé l'attaque d'une double supériorité ; mais, maintenant leur résistance a disparu. Cette défavorable retraite devenait le destin d'un bon nombre. La pente nue qui s'étirait vers Villers-le-Sec devait être parcourue sous le feu des nombreuses batteries de la côte 140 et juste devant le front des bataillons Schwartz et Groos. L'artillerie française tira encore pendant un court moment. Un de ses derniers tirs blessa le Major GROOS dans la tranchée conquise. Après 19h, une batterie lourde tira encore qui, avec un obus mit hors de combat 12 hommes du 12/158. Dans un groupe seul le mousquetaire HARENZ sortit indemne et aussitôt, avec l'Adjudant (*offizier stellvertreter*) CREMERS, il s'occupa de ses camarades blessés sans se soucier du danger. Maintenant, la IIe/art de camp 24 quitte la hauteur du monument de Ste-Benoite et, dans une autre position plus loin au sud, tire aussi sur Pleine-Selve en feu, qui était encore signalée comme occupée par le 3e escadron du 16e Uhlans. Ces uhlans du Altmark avaient suivi l'avance sur le flanc gauche et gardé contact avec la 19e Don qui, elle suivait l'aile droite de Courjumelles à Torcy et ensuite tourna vers Parpeville.

Après 19 h, alors que quelques feux isolés vacillaient encore, retentit soudain le vieux signal des manœuvres : Halte partout ! fut répété plusieurs fois. Quelle en était la cause, personne ne le savait. Est-ce que le bombardement sur les troupes poursuivies devait être arrêté ? Cela annonçait-il aux westphaliens que la bataille de ce jour était terminée, qu'ils étaient victorieux. L'infanterie s'arrêta ou sortit de ses abris. Un indescriptible sentiment s'empara des troupes victorieuses. Un mousquetaires du IIe/158 commença à réciter la prière de remerciement du Nederland (Pays-Bas) et enthousiasmés, tous se mirent en cercle :

« Dans le combat, à nos côtés,  
Dieu s'est tenu,  
Il voulait, cela devait être  
Que le devoir soit victorieux »

Le IIe/13e et le IIIe/158 retournèrent sur le champ de bataille, placèrent des avant-postes et apportèrent leur aide aux victimes du combat. La compagnie sanitaire était loin derrière. L'aide-médecin DEMBRESKI du Rgt 158 se souciait, comme seul médecin, sans conseil et incertain, pour les blessés de tous les régiments engagés ; il envoya requérir à Origny des voitures et les y ramena tous la nuit même. La 13e Division avait payé la victoire avec la perte mesurée de 10 officiers et 225 hommes, dont environ 45 morts. La division partit en bivouac vers Regny, Thenelles et Lucy qu'elle atteindra tard dans la nuit. Dans Origny, les régiments d'artillerie de campagne 24 et 60 refont leur jonction avec la 17e Don qui se trouve là avec l'état-major et la 33e brigade ; la 34e repart jusque Itancourt et Urvillers.

**Point 5 - Cimetière de Ribemont, où sont enterrés les Zouaves et les Tirailleurs de la 38e D.I.,  
tombés le 29 août 1914**







**Point 6 - Monument aux Morts de  
Ribemont**

---

### **Pleine – Selve (extrait « Le vagabond de la Grande Guerre » d'Alain Fauveau**

Charles de Menditte écrit : « En quelques minutes, plus de 60 hommes furent tués ou blessés, les survivants pris d'une terreur panique se sauvèrent en troupeau poursuivis par les shrapnells allemands qui en atteignirent encore quelques-uns.

Je n'étais cependant pas tout-à-fait seul, j'avais crié aux fuyards « vous allez donc m'abandonner, car moi, je reste ! ». A cet appel suprême, un caporal et six hommes vinrent silencieux et graves se ranger à mes côtés. Je serrai la main du caporal car j'étais très ému pour dire un mot : il me comprit, me dit « Merci » et du revers de sa main gauche, il essuya, lui aussi, une larme qui coulait sur sa joue pâle.

C'est avec ses braves gens que je sauvai quelques blessés, avec eux que je quittai ce champ de morts, me bouchant les oreilles pour ne pas entendre les hurlements d'un malheureux, auquel un obus avait coupé les deux jambes et qui me suppliait de l'achever à coups de revolver. Ralenti par le transport de nos blessés, nous traversâmes pourtant sans pertes la zone battue par les obus, parce que les hommes obéirent exactement à mes indications. Si le reste de ma compagnie n'avait pas cédé à la panique, je n'aurais pas à pleurer les morts de Pleine-Selve.

J'ai été dans ce même village, le héros peu glorieux d'une aventure qui laisse sur moi une impression inoubliable et qui a sa place dans ces lignes où j'évoque mes souvenirs de terreur et d'épouvante. Pendant toute la journée du 29 août, déployés entre Origny-Ste-Benoite et Pleine-Selve, nous avons tenu les Allemands en respect et vers 9 heures du soir, je reçus l'ordre d'aller préparer le cantonnement de mon bataillon dans ce dernier village.



Eglise Saint-Brice -

Ma besogne terminée, j'aperçus par un vitrail de l'église une lueur à l'intérieur. Cette lumière, à cette heure tardive, m'intrigua. De plus, j'avais vraiment besoin d'aller demander à Dieu de me donner un peu de courage car si je crois avoir toujours fait bonne contenance au feu, j'ai en revanche connu les sueurs de l'agonie au pied des autels déserts des églises de campagne, quand je récitais avec toute la résignation chrétienne dont j'étais capable, le « Fiat voluntas tua » qui mettait entre les mains de Dieu une vie que je ne voulais défendre que face à l'ennemi et la tête haute. La porte entrebâillée, je la poussai et pénétraï dans une nef obscure que je remontai pour me diriger vers la faible lueur qui luttait péniblement contre les ténèbres dans le transept gauche.

Je me trouvai en face d'un autel modeste, éclairé par une bougie dont la flamme tremblotante envoyait quelques rayons sur une statue de la Ste-Vierge, noyée dans l'ombre épaisse de cette église déserte. Les yeux fixés sur la statue, j'adressai à la mère de Dieu une ardente prière. Mon invocation terminée, je m'inclinai et, en faisant ce mouvement, j'aperçus sur la première marche de l'autel, couché à mes pieds, un hussard mort, boueux, raidi et sanglant.

Comme ce cadavre est-il arrivé dans cet asile de la pitié et du pardon ? Comment ne l'ai-je pas vu en entrant ? Je l'ignore.

J'étais incapable de me poser la moindre question, la secousse nerveuse provoquée par cette découverte macabre avait été si forte que je m'enfuis bouleversé.

J'ai le droit de parler de la peur, j'ai senti sa main puissante s'abattre sur mes épaules, j'ai été glacé par son contact et j'ai fléchi sous le choc. »